

Climat : « Le pessimisme est notre ennemi »

Le climatologue Michael Mann, présent en filigrane dans le film « Don't Look Up », décrit les ressorts du déni

ENTRETIEN

Quand deux astrophysiciens découvrent qu'une comète se dirige droit sur la Terre, s'appêtant à anéantir l'humanité, ils se heurtent à l'inaction, au déni et aux sarcasmes, tant des responsables politiques que des médias et du grand public qu'ils tentent d'alerter. Ce scénario du film *Don't Look Up*. *Déni cosmique*, réalisé par Adam McKay et sorti sur Netflix le 24 décembre 2021, est un récit à peine déguisé de l'incapacité des dirigeants politiques, mais aussi des populations, à réagir à la hauteur de la catastrophe du réchauffement climatique, malgré les alertes scientifiques de longue date.

Le climatologue américain Michael E. Mann, directeur du Earth System Science Center de l'université de Pennsylvanie, a inspiré l'un des personnages principaux du film, l'astronome joué par Leonardo DiCaprio. Auteur de *The New Climate War* (« la nouvelle guerre du climat », PublicAffairs, 2021, non traduit), Michael E. Mann explique pourquoi la société sous-estime la gravité de la crise climatique.

Quelles sont les similitudes entre le film « Don't Look Up » et notre réaction face au péril climatique ?

Ce film est incontestablement une métaphore puissante de la crise climatique en cours. C'est un commentaire sociopolitique sérieux, qui se présente comme une comédie. Il traite de la manière dont les preuves accablantes d'une menace scientifique sont ignorées pour des raisons politiques et idéologiques. Il aborde la façon dont de puissants lobbys, motivés par le profit, bloquent l'action lorsqu'elle ne convient pas à leurs intérêts et promeuvent de fausses solutions dont ils peuvent tirer profit. C'est la même chose lorsque des industriels des énergies fossiles soutenus par le Parti républicain choisissent d'ignorer les preuves scientifiques irréfutables du changement climatique causé par l'homme.

Dans *The New Climate War*, je parle des milliardaires de la tech, comme Bill Gates, qui font la promotion de solutions technologiques (capture du carbone, réacteurs nucléaires de nouvelle génération, etc.), dont certaines potentiellement dangereuses, comme la géo-ingénierie, dans lesquelles ils investissent et, donc, dont ils profiteront individuellement, tout en minimisant le rôle des solutions existantes (par exemple, les politiques climatiques qui encouragent les énergies renouvelables).

De quelle façon faut-il faire passer le message ? Les scientifiques doivent-ils s'engager davantage ?

Les scientifiques ont la responsabilité d'informer l'opinion sur le changement climatique – même si cela ne signifie pas que nous devrions promouvoir des politiques spécifiques ou que tous les scientifiques devraient être impliqués dans cette sensibilisation. Si nous ne jouons pas ce rôle, nous laissons un vide qui sera comblé par les intérêts particuliers et leurs représentants. Mais les gens résistent aux messages et aux réalités qu'ils ne veulent pas entendre. Comme nous ne pouvons pas faire irruption par la porte d'entrée, l'humour et la satire offrent une porte latérale – ce que fait le film.

Le pessimisme est notre plus grand ennemi. Nous devons souligner à la fois l'urgence et la capacité à agir, transmettre à la fois la gravité de la menace et les options dont nous disposons pour y faire face. Il n'est pas trop tard

« La conviction qu'il est trop tard pour agir nous conduit potentiellement sur la même voie de l'inaction »

pour éviter les pires conséquences du changement climatique et les propos catastrophistes ont, ironiquement, été instrumentalisés par les forces de l'inaction. La conviction qu'il est trop tard pour agir nous conduit potentiellement sur la même voie de l'inaction et du désengagement que le déni pur et simple.

Pourquoi l'opinion sous-estime-t-elle la gravité de la crise ?

Je pense que cela a beaucoup à voir avec les efforts de lobbying très fructueux déployés par l'industrie des énergies fossiles, à

l'aide de milliards de dollars, pour brouiller les pistes, contester la science, convaincre les journalistes que la science est toujours en débat et que nous ne pouvons pas faire de lien entre la combustion de charbon, pétrole et gaz, et les catastrophes climatiques extrêmes.

Cette industrie a également essayé de semer le doute et la confusion sur la nature des solutions à la crise climatique. Elle a essayé de nous convaincre que l'action climatique est une question de changement de mode de vie individuel, alors qu'il s'agit de modifier les politiques gouvernementales afin qu'elles encouragent les énergies propres et découragent les énergies sales (par une tarification du carbone, des subventions aux énergies renouvelables ou l'arrêt de nouvelles infrastructures de combustibles fossiles).

Méga-incendies, inondations, cyclones, températures record au Groenland ou en Alaska... 2021 a été marquée par des

extrêmes climatiques en série. Est-ce une nouvelle normalité ?

C'est pire qu'une nouvelle normalité, car ce terme implique que nous avons atteint un nouvel état auquel nous devons nous adapter. Mais, en réalité, tout cela continuera à s'aggraver tant que nous continuerons à brûler des combustibles fossiles et à réchauffer la planète. La science a été plutôt conservatrice, et nous avons probablement sous-estimé les effets du changement climatique, notamment sur la survenue de catastrophes climatiques extrêmes.

Il y a désormais un risque de franchir de nombreux points de basculement potentiels. Certains d'entre eux, par exemple le ralentissement de l'AMOC [la circulation méridienne de retournement atlantique], l'un des principaux systèmes de circulation océanique de la Terre, sont peut-être déjà en cours ; d'autres, comme l'effondrement de grandes parties de la calotte glaciaire de l'Antarctique de l'Ouest, pourraient être proches et se déclencher si nous ne parvenons pas à limiter le réchauffement climatique.

Quel bilan tirez-vous de la 26^e conférence des Nations unies sur le climat (COP26), qui s'est tenue à Glasgow en novembre ?

Elle n'a pas débouché sur autant de progrès que les défenseurs du climat l'auraient souhaité, mais nous avons fait des progrès substantiels. Les engagements pris permettraient, s'ils étaient respectés, de maintenir le réchauffement en dessous de 2 °C. Mais il reste beaucoup à faire, tant pour respecter ces engagements que pour limiter le réchauffement à moins de 1,5 °C, niveau généralement considéré comme synonyme d'effets climatiques catastrophiques. Je pense que le nihilisme climatique, c'est-à-dire la négation automatique de tout progrès, fait le jeu des inactivistes climatiques, car il ne fait aucune distinction entre les responsables politiques qui essaient de faire la différence et ceux qui ne le font pas.

« L'action mondiale sur le climat dépend de la capacité des Etats-Unis à respecter leurs engagements »

Etes-vous optimiste pour l'année qui vient ? Nombre d'observateurs de l'action climatique s'inquiètent de l'opposition à la loi « Build Back Better » aux Etats-Unis – le plan de réformes sociales et environnementales –, ou des pays grands émetteurs qui refusent d'accroître leurs efforts...

Je reste optimiste quant à l'obtention d'une législation significative aux Etats-Unis, qui complètera les efforts déployés par l'administration Biden. Mais il ne fait aucun doute que cela nécessitera des négociations permanentes et de bonnes vieilles querelles politiques pour obtenir les votes nécessaires. Il est essentiel que les Etats-Unis continuent à jouer un rôle de premier plan sur cette question si l'on veut que d'autres gouvernements, comme la Chine et l'Inde, se mettent à la table des négociations. L'action mondiale sur le climat dépend actuellement de la capacité des Etats-Unis à respecter leurs engagements.

Pour relever l'immense défi du changement climatique, nous avons besoin d'approches ascendantes (actions collectives, protestations, manifestations, pression politique) et descendantes (action politique gouvernementale et intergouvernementale), ainsi que de mesures du côté de l'offre et de la demande. Cela inclut les responsables politiques, les citoyens, les groupes civiques, les institutions publiques et privées, les comités d'entreprise, l'industrie financière, etc. Tout le monde doit être sur le pont. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR AUDREY GARRIC



Le climatologue Michael E. Mann, près de chez lui, en Pennsylvanie, le 21 mars 2021. AMANDA MUSTARD

En France, une douceur hivernale record

PLUS DE 15 °C À PARIS, 21 °C à Marseille ou à Nîmes pour le réveillon de la Saint-Sylvestre : l'année 2021 s'est clôturée sur un record de douceur en France. Selon le dernier bilan de Météo-France, la semaine du 24 au 31 décembre 2021 a été la plus chaude jamais mesurée depuis 1947. Ces huit journées ont enregistré des températures en moyenne 5 degrés au-dessus de la normale.

Cet épisode de douceur a été entraîné par « un air très chaud chargé d'humidité, venu de l'océan Atlantique tropical », qui s'est installé sur le pays en début de semaine passée, explique Olivier Proust, prévisionniste à Météo-France. La formation d'un anticyclone au-dessus de la Méditerranée, au milieu de la semaine, a ensuite favorisé un « grand soleil et un air sec sur la grande moitié sud du pays », précise l'expert.

En ont découlé des températures record, de jour comme de nuit, notamment en montagne. Vendredi, Météo-France a enregistré un minimum de 11,4 °C au mont Aigoual, dans le Massif central, à 1 500 mètres d'altitude, une valeur inédite depuis le dé-

but des relevés, en 1895. Le thermomètre a également dépassé 20 °C en journée à 1 000 mètres d'altitude dans ce massif montagneux. Le 29 décembre, Perpignan a enregistré près de 17 °C la nuit, un record. Et la capitale n'avait jamais connu plus de trois jours successifs avec plus de 15 °C dans la seconde moitié de décembre.

Raréfaction des vagues de froid

« Ce qui est marquant dans ce phénomène, c'est qu'il s'est avéré durable, tardif – puisque d'habitude les températures chutent entre le début et la fin de décembre –, et d'une étendue remarquable », ajoute Olivier Proust. La vague de douceur a touché l'ensemble de l'Europe de l'Ouest, avec des températures élevées à Londres, à Dublin, à Amsterdam, comme en Allemagne, en Autriche ou en Suisse. Elle doit s'achever en milieu de semaine, avec un retour des normales de saison et des gelées sur toute la France.

Les vagues de douceur hivernale n'ont pas d'impact sur la santé, contrairement aux canicules ou aux vagues de froid. Elles entraî-

nent toutefois des conséquences négatives : réduction de l'enneigement, risques accrus d'avalanches, fonte des neiges précoce qui alimente les fleuves avec un risque de crues, sans oublier les effets sur l'agriculture. « Une végétation qui démarre est ensuite fragilisée par le gel, et le froid est ensuite pour le cycle végétal avec la destruction des parasites », précise Météo-France.

S'il est difficile de quantifier précisément le rôle du dérèglement climatique dans cet épisode particulier – comme on peut le faire pour les vagues de chaleur globales –, « il est clair que la température globale augmente et que ces phénomènes de douceur hivernale vont devenir plus fréquents et plus intenses », affirme Olivier Proust. Alors que la France s'est déjà réchauffée de 2 °C depuis 1961-1990, le changement climatique se traduit par des pics de douceur ou de chaleur précoces plus fréquents et, à l'inverse, par une raréfaction des vagues de froid. La dernière à l'échelle du pays remonte à février 2012, il y a presque dix ans. ■

AU. G.